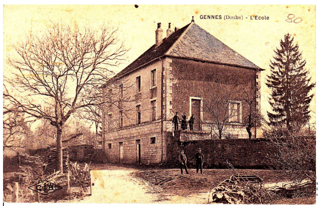
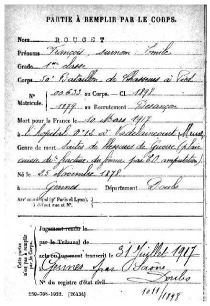
# Rouget Emile

**ROUGET François dit Émile**

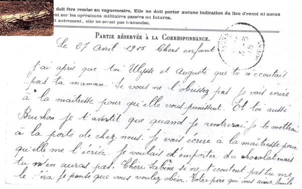
Né le 25 novembre 1878 à Gennes, Émile a 36 ans lorsqu'il est mobilisé au 21e bataillon de chasseurs à pied / train de combat. Il est premier conducteur, ce qui signifie qu'il s'occupe des chevaux. Il est blessé grièvement une première fois par des éclats d'obus, puis repart sur le front. Blessé une deuxième fois, amputé de la jambe, il décède le 10 mars 1917 des suites de ses blessures à l'hôpital de Vadelaincourt dans la Meuse.
Cultivateur à Gennes, il est en charge d'une famille de quatre enfants. Sa famille a conservé une nombreuse correspondance adressée à son épouse Sabine et ses enfants. Il y exprime son inquiétude et son découragement d'être loin de sa famille et de son exploitation agricole. Il prodigue des conseils à sa femme qui assure seule la tenue de la ferme et s'efforce de maintenir à distance son autorité de père sur ses enfants.



Émile ROUGET entouré de quelques camarades, en 1916.



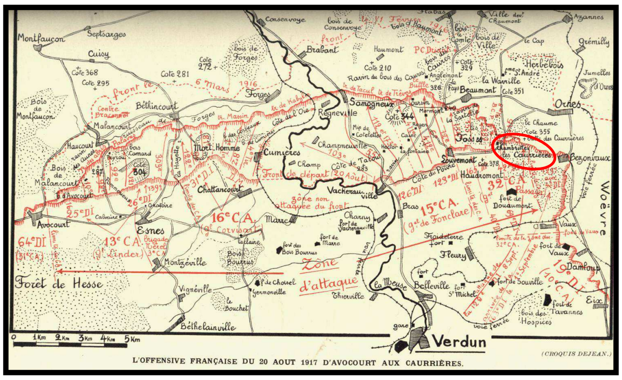

Fiche de décès (Mort pour la France) de François ROUGET
(Extraite du site du Ministère de la Défense : SGA / Mémoire des hommes)



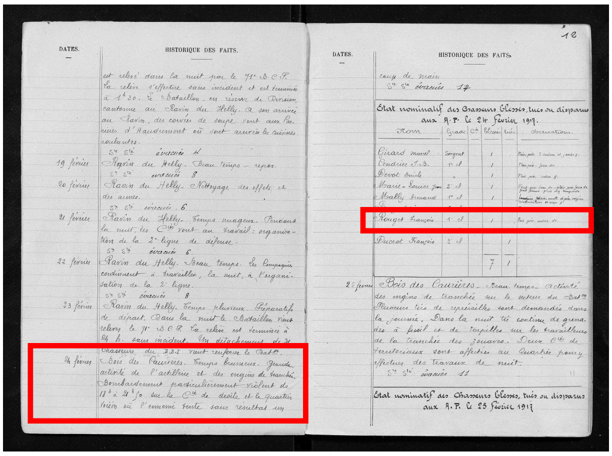

Émile exerce son autorité de père à distance sur ses deux garçons turbulents, Auguste et Ulysse. Bruchon est un enfant de l'Assistance Publique, qui considérait Sabine comme sa mère.
La maîtresse d'école est évoquée comme une figure d'autorité du village.

## Rouget Émile "Mort pour la France", le 10 mars 1917, à l'âge de 39 ans.

**Extraits du JMO du 50e Bataillon de Chasseurs à pied (février 1917)**

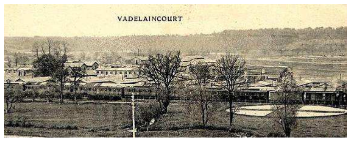



Carte de situation du secteur de Verdun après l'offensive française d'août 1917.
Sur cette carte apparaît le bois des Caurrières où Émile Rouget a été blessé quelques mois auparavant.
(carte gracieusement offerte par : http://www.chtimiste.com)/



**Vadelaincourt**

Sur cette photo on distingue sur la gauche le village et près de la bordure gauche, on peut y voir les longs baraquements de l'hôpital N°12. Et toujours les grands hangars de l'aérodrome, en bas à droite, le terrain de Lemmes.



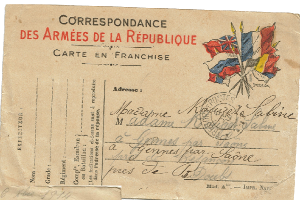

L'hôpital avec en premier plan un train de la croix rouge

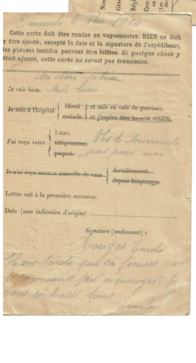
## Le 50e Bataillon de chasseurs à pied

Le 1er janvier 1917 le Bataillon se trouve à Ambly au Sud de Verdun.
Pendant cette période de repos qui va jusqu'à la fin du mois, le 50e BCP a pu panser toutes les plaies que lui avait laissées l'offensive de novembre 1916. Il a retrouvé la plus grande partie des chasseurs qui avaient été blessés, il revit à nouveau, avec ses cadres au complet, animé du même esprit vivifiant d'entraide et d'enthousiasme.
C'est dans ces conditions que le Bataillon est encore une fois ramené dans un secteur de Verdun. La dernière offensive a poussé notre ligne en avant du fort de Douaumont. Le groupe des bataillons de chasseurs doit tenir le secteur du bois des Caurrières. Là, peu ou point de tranchées, pas de réseaux, point d'abris ; l'hiver est des plus rigoureux ; toute la journée et toute la nuit, le secteur est soumis à un bombardement continuel de torpilles ; le ravitaillement est extrêmement difficile.
Pendant des jours, les deux bataillons (50e et 71e BCP) se relèvent l'un et l'autre, avec des alternatives de passage en 2e ligne au ravin du Helly, tiennent ce secteur et subissent des pertes sérieuses par suite du bombardement et d'attaques presque journalières.
Le 4 mars 1917, la D.I. va être relevée, lorsque l'attaque allemande se déclenche sur le front de Chambrette-Caurrières. Le Bataillon, qui est en réserve au fort de Douaumont, est alerté. L'attaque est sérieuse. Le 71e BCP se maintient difficilement sur ses positions avec de très lourdes pertes. Le capitaine Labeuf, qui commande le Bataillon, reçoit l'ordre de renforcer le 71e avec une compagnie et la compagnie de mitrailleuses. La compagnie Roy et la compagnie de mitrailleuses sous le commandement du lieutenant Blaise, franchissent sous les tirs de barrage très violents, le ravin des Rousses et gagne la lisière du bois des Caurrières, où ils viennent étayer leurs camarades si éprouvés. Les autres unités occupent le plateau de la Vauche, prêtes à toutes éventualités.
Au jour, elles regagnent le fort de Douaumont. Le 5 au soir, le Bataillon, que n'ont pas encore rejoint la 7e compagnie et la compagnie de mitrailleuses, organise une ligne au ravin des Rousses ; au jour, il s'installe dans les abris de ce ravin. Tout le travail fait pendant la nuit est, dès le lendemain matin, soumis à un très violent bombardement et les tranchées sont aussitôt nivelées. Dans la nuit du 5 au 6, l'ordre de relève arrive ; le bataillon, à travers les tirs de barrages, quitte ses emplacements et gagne le ravin des Vignes, où il se reforme. Le 7, il est au camp Augereau et après quelques jours de repos il gagne, par étapes, la région de Bar-le-Duc et vient cantonner à Demange-aux-Eaux.
Cette période de secteur a été dure ; pendant ce mois de février, le Bataillon a perdu presque la moitié de son effectif . Il s'est donné sans compter à la tâche qui lui avait été assignée et ni les bombardements incessants, ni l'âpreté de la vie matérielle et morale qu'ont menée les chasseurs, n'ont pu ralentir leur entrain.

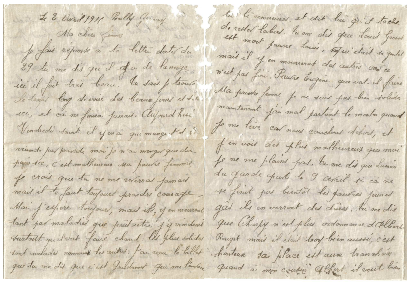
## L'hôpital n° 12 de Vadelaincourt

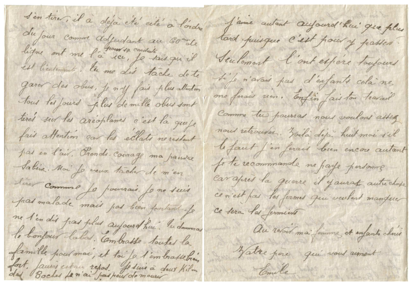
En 1915, Vadelaincourt avait été choisi pour accueillir l'hôpital temporaire n° 12, car la situation géographique apportait une certaine garantie contre les effets du canon si puissant soit-il. Les moyens de communications faciles par la route et l'hôpital, proche du chemin de fer. Un autre avantage qui a dû peser dans la détermination du chef de l'hôpital au sujet de son choix : l'existence d'une vaste et confortable maison de campagne, alors abandonnée, le château Génin.
On installa l'hôpital dans les locaux libres du village (maisons non occupées, granges, écuries et greniers). La morgue fut installée dans une grange. Le bureau des entrées fut placé dans la grange de la première maison en venant de Verdun, la pharmacie dans une maison face à la mairie et l'état-major de ce service sanitaire au château.
A l'automne 1915, la construction de pavillons commença dans le bas du village entre la maison Génin et la route d'Ippécourt et à la fin de l'année, les malades sont installés dans les bâtiments. L'H.O.E 12 se dessine matériellement, il prend corps, les pavillons s'élèvent.
L'une des baraques fut rapidement transformée en pavillon opératoire comprenant deux salles d'opération séparées par une chambre de stérilisation, dotée d'un éclairage fourni par un groupe électrogène.
Certains jours, vingt-cinq, trente, quarante cadavres sont déposés sous une vaste tente "Tortoise" qui sert provisoirement de morgue. La mort fait rage parmi ces soldats que l'on ramène du front, mutilés, littéralement déchiquetés. L'épuisement d'abord, la gangrène gazeuse ensuite, causent de nombreux décès.
L'hôpital a cessé de fonctionner après les bombardements du 4 septembre 1917, qui ont entraîné la mort du médecin chef MORIN en pleine intervention chirurgicale.



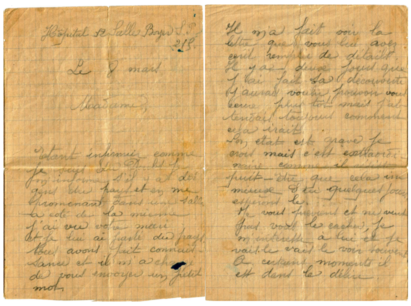



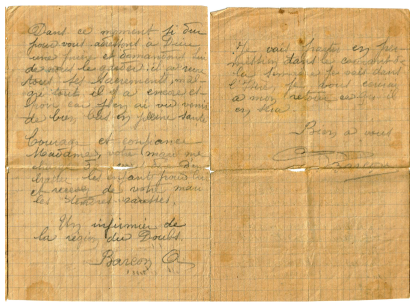
Carte de correspondance des Armée.
Ces cartes, envoyées en franchise, sont pré-remplies et les textes libres inscrits sur ce type de carte peuvent être censurés pour protéger les opérations militaires en cours et éviter la démoralisation de la population.





Émile évoque la mort de Louis Greset et le départ de Lucien, le fils du garde-forestier de Gennes.
Comme dans beaucoup de ses lettres, le ton est un mélange de découragement et d'espoir.





Émouvante lettre d'un infirmier du Doubs écrite à la famille deux jours avant la mort d'Émile. Il se charge en quelque sorte de transmettre aux enfants et à sa femme les adieux d'Émile qui a sombré dans le délire.